

Deux sonnets de Verlaine dédiés à Albert Mérat

Le squelette

À Albert Mérat

Deux reîtres saouls, courant les champs, virent parmi
La fange d'un fossé profond, une carcasse
Humaine dont la faim torve d'un loup fugace
Venait de disloquer l'ossature à demi.

La tête, intacte, avait un rictus ennemi
Qui nous attriste, nous énerve et nous agace.
Or, peu mystiques, nos capitaines Fracasse
Songèrent (John Falstaff lui-même en eût frémi)

Qu'ils avaient bu, que tout vin bu filtre et s'égoutte,
Et qu'en outre ce mort avec son chef béant
Ne serait pas fâché de boire aussi, sans doute.

Mais comme il ne faut pas insulter au Néant,
Le squelette s'étant dressé sur son séant
Fit signe qu'ils pouvaient continuer leur route.

À Albert Mérat*

Et nous voilà très doux à la bêtise humaine,
Lui pardonnant vraiment et même un peu touchés
De sa candeur extrême et des torts très légers
Dans le fond qu'elle assume et du train qu'elle mène.

Pauvres gens que les gens ! Mourir pour Célimène,
Épouser Angélique ou venir de nuit chez
Agnès et la briser, et tous les sots péchés,
Tel est l'Amour encor plus faible que la Haine !

L'Ambition, l'Orgueil, des tours dont vous tombez,
Le Vin, qui vous imbibe et vous tord imbibés,
L'Argent, le Jeu, le Crime, un tas de pauvres crimes !

C'est pourquoi mon très cher Mérat, Mérat et moi,
Nous étant dépouillés de tout banal émoi,
Vivons dans un dandysme épris des seules Rimes !

* La dédicace est en même temps le titre de ce poème.

MARINES ET PAYSAGES

À mon ami Paul Arène.

SUR LA FALAISE

L'horizon bleu, ceinture immense, étreint la terre
Dont l'âpre Océan vert couvre à moitié le flanc.
L'air dans tout son azur n'a qu'un nuage blanc,
Et la mer a le pouls régulier d'une artère.

Le cormoran, pêcheur morose et solitaire,
Laisse flotter son aile en un cercle indolent.
Le flot doré palpite avec un rythme lent,
Et, couvrant tous les bruits de son bruit, les fait taire.

L'infini se découvre avec sérénité :
Alors on sent au cœur ton poids. Humanité
Qui souffres chaque fois que tu ne peux comprendre ;

Et si du ciel, que berce au loin le flot uni,
L'œil plus bas, à nos pieds, se résigne à descendre,
C'est encore un brin d'herbe, encore l'infini !

Etretat.

Albert Mérat, *Les Chimères*, 1866.

LES PARFUMS

La moisson sent le pain ; la terre boulangère
Se trahit dans ses lourds épis aux grains roussis,
Et caresse au parfum de ses chaumes durcis
L'odorat du poète et de la ménagère.

La tête dans l'air bleu, les pieds dans la fougère,
Les bois sont embaumés d'un arôme indécis.
La mer souffle, en mourant sur les rochers noircis,
Son haleine salubre et sa vapeur légère.

L'Océan, la moisson jaune, les arbres verts,
Voilà les bons et grands parfums de l'univers ;
Et l'on doute lequel est le parfum suprême.

J'oubliais les cheveux, tissu fragile et blond,
Qu'on déroule et qu'on fait ruisseler tout du long,
Tout du long des reins blancs de la femme qu'on aime.

Etretat

Albert Mérat, *Les Chimères*, 1866.

VARIATIONS

SUR PLUSIEURS AIRS

PASSE-PORT

Nez moyen. Œil très-noir. Vingt ans. Parisienne
Les cheveux bien plantés sur un front un peu bas.
Nom simple et très-joli, que je ne dirai pas.
Signe particulier : ta maîtresse, ou la mienne.

Une grâce charmante et tout à fait païenne ;
L'allure d'un oiseau qui retient ses ébats ;
Une voix attirante, à ramper sur ses pas
Comme un serpent aux sons d'une flûte indienne.

Trouvée un soir d'hiver sous un bouquet de bal ;
Chérissant les grelots, ivre de carnaval,
Et vous aimant... le temps de s'affoler d'un autre.

Une adorable fille, — une fille sans cœur,
Douce comme un soupir sur un accord moqueur.
Signe particulier : ma maîtresse, ou la vôtre.

Albert Mérat, *Les Chimères*, 1866.

LE SONNET DES MAINS

Blanches, ayant la chair délicate des fleurs,
On ne peut pas savoir que les mains sont cruelles.
Pourtant l'âme se sèche et se flétrit par elles ;
Elles touchent nos yeux pour en tirer des pleurs.

Le lait pur et la nacre ont formé leurs couleurs ;
Un peu de rose fait qu'elles semblent plus belles.
Les veines, réseau fin de bleuâtres dentelles,
En viennent affleurer les plastiques pâleurs.

Si frêles ! qui pourrait redouter leurs caresses ?
Les mains, filets d'amour que tendent les maîtresses,
Prennent notre pensée et prennent notre cœur.

Leur claire beauté ment et leurs chaînes sont sûres ;
Et ma fierté subit, ainsi qu'un mal vainqueur,
Les mains, les douces mains qui nous font des blessures.

Albert Mérat, *L'Idole* (1869).

LE SONNET DU VENTRE

Appuyé sur les reins et sur les contours blancs
Des cuisses, au-dessous des merveilles du buste,
Le ventre épanouit sa tension robuste
Et joint par une courbe exacte les deux flancs.

Les tissus de la peau sont à peine tremblants
Du souffle qui descend de la poitrine auguste ;
Et leur nubilité sur les hanches s'ajuste
Et s'y fond en accords superbes et saillants.

Un enveloppement de caresse ou de vague
En termine la grâce et dessine un pli vague
Des deux côtés, sur la solidité des chairs.

Au milieu, sur le fond de blancheur précieuse,
Le nombril, conque rose et corolle aux plis clairs,
Entr'ouvre son regard de fleur silencieuse.

Albert Mérat, *L'Idole* (1869).

Le sonnet des yeux

Le soleil des beaux yeux ne brûle que l'été.
Plus tard il s'affaiblit ; plus tôt, il faut attendre :
C'est un rayon d'avril, pâle encor et trop tendre,
N'échauffant que la grâce au lieu de la beauté.

Au solstice de l'âge un instant arrêté,
C'est un feu qui ferait revivre un cœur en cendre
Une flamme dorant, avant que de descendre,
L'épanouissement de la maturité.

Pourtant, un jour plus doux tremble dans l'aube blanche ;
On dirait que du sein de l'ombre qui l'épanche,
Mystérieux, il garde encore de la nuit.

Le ciel profond n'a pas dépouillé tous ses voiles ;
Parmi l'azur il semble oublier des étoiles,
Et dans les yeux de vierge une aube monte et luit.

Albert Mérat, *L'idole*, 1869.

Les étangs

À Jules Breton

Ainsi qu'un beau regard sied à de frais visages,
Les étangs sont les yeux de nos blonds paysages.
Ce qui fait leur couleur diverse, c'est le ciel ;
Dans la verte saison où la ronce a du miel,
Devant cette eau si calme au creux du val laissée,
On arrête à la fois sa marche et sa pensée.
Leurs franges de roseaux ressemblent à des cils.
Quand se sont-ils ouverts ? quand se fermeront-ils ?
Qu'ils luisent ! Que la main du paysan avide
Ne sème pas le blé dans leur orbite vide !

[...] – 32 vers –

Le bleu regard de l'eau m'a charmé tout le jour.
Quand le soir indécis vient du ciel à son tour,
Tout s'efface ; les voix se taisent une à une,
Et bien que l'étang brille encore au clair de lune,
La couleur disparaît dans l'ombre avec le bruit :
La vie expire ou dort aux lèvres de la nuit.

Albert Mérat, *Au fil de l'eau*, 1877

LE DÉSIR

La bonté du soleil n'apaise pas nos yeux.
Nous avons les prés clairs où l'eau met des buées,
Les collines aux plis charmants continuées
En des bandes couleur de perle au bord des cieux ;

Nos chênes sont si hauts, si vaillants et si vieux
Qu'ils connaissent la foudre et parlent aux nuées.
Les forêts de cent ans que l'on n'a pas tuées
Sont les chœurs où l'accord des voix chante le mieux.

D'où vient qu'ayant l'odeur vive des matinées,
Les pourpres du couchant dans le ciel entraînées,
Les molles nuits d'été qui s'allument pour nous,

Nous sentions nos désirs s'enfler comme des voiles ?
Pourquoi les horizons sont-ils d'un bleu si doux ?
Pourquoi chercher au loin de nouvelles étoiles ?

Albert Mérat, *Les Souvenirs*, 1872.

AU CABARET

(Vieille estampe)

Les reîtres à panache et les mauvais garçons,
Dont le rire tintait aux vitres des auberges,
Aimaient le vin nouveau pour tremper leurs flamberges.
Ils avaient bonne mine et hautaines façons.

Sur les verres tremblant au fracas des chansons,
Les chandelles coulaient, jaunes comme des cierges ;
Et, hautes en couleurs, moins prudes que des vierges,
Les ribaudes servaient aux hommes d'échansons.

Où sont les cheveux plats, les bottes éculées
Des truands et des clerks en grandes attablées,
Qui ne ménageaient pas leur soif jusqu'au matin ;

Et, jurant par l'enfer ou bien par Notre-Dame,
Relevaient leurs propos d'épices en latin,
Près de l'âtre où le feu montait en longue flamme ?

Albert Mérat, *Les Souvenirs*, 1872.

LE CLAVECIN

Les pieds branlants et lourds et le ventre fluet,
Moins utile qu'aimé, vieilli comme sa gloire,
Mais d'un attrait pareil à celui d'une histoire,
Le clavecin repose, immobile et muet.

L'œil avait des lueurs et le cœur remuait
A l'entendre. Égayant la grande glace noire,
Il montre avec orgueil quatre octaves d'ivoire
Qu'usa de son pas grave et lent le menuet.

Là dort ensevelie une musique exquise,
Ces vieux airs qu'on dansait en robe de marquise,
Aigrelets et vibrants comme un son de ducat ;

Et le soir, doucement si l'on ouvrait les portes,
Peut-être on entendrait un scherzo délicat
Sous les doigts effilés des châtelaines mortes.

Albert Mérat, *Les Souvenirs*, 1872.

TABLEAU DE LAQUE

La ville que je veux serait je ne sais où,
Mais loin d'ici, dans l'Inde, ou près d'un fleuve en Chine.
L'air bleuirait sa tour de porcelaine fine,
Portant comme un bouffon des clochettes au cou.

La maison que je veux serait celle d'un fou,
Sans chemin pour aller à la maison voisine.
Entre les jasmins blancs et les fleurs d'aubépine
Poindrait un toit luisant de nattes de bambou.

La chambre tiède aurait des peintures de laque :
De larges oiseaux d'or, sur le clair mur opaque,
Couvriraient un lac mince ou voleraient autour ;

Et la femme aux cils fins que mon désir demande
Aurait les ongles longs et les yeux en amande,
Étoile de beauté dans ce rêve d'amour.

Albert Mérat, *Les Souvenirs*, 1872.

LES VIOLETTES

Une habitude longue et douce lui faisait
Aimer pendant l'hiver les violettes blanches ;
A l'agrafe du châle un peu court sur les hanches
Son doigt fin, sentant bon comme elles, les posait.

Un jour que le soleil piquant et clair grisait
Les moineaux francs criant par terre et dans les branches,
Elle me proposa d'aller tous les dimanches
Cueillir avec l'amour la fleur qui lui plaisait.

A présent, ce bouquet est tout ce que j'ai d'elle ;
Mais j'y trouve toujours, pénétrant et fidèle,
Un vivace parfum émané de son cœur.

Tel le verre vidé qu'un souvenir colore :
Le regret du buveur pensif l'embaume encore
Et la lèvre y croit boire un reste de liqueur.

Albert Mérat, *Les Souvenirs*, 1872

C'était le bruit de sa bottine...

C'était le bruit de sa bottine
A travers ce que je rêvais,
Ou sa tête penchée et fine
Près de mon front, quand j'écrivais.

Elle fit ce manège d'ange
Deux beaux étés et deux hivers.
Je disais : « Cela me dérange,
« Et je ne ferai pas de vers. »

Elle remuait tout de même;
La plume me tombait des doigts.
— Parfums légers de ce qu'on aime,
Musique éteinte de sa voix !

Les caresses, ailes de l'âme

Les caresses, ailes de l'âme,
Par le chemin du souvenir,
S'en vont, tremblantes, vers la femme
Que l'on n'a pas su retenir.

O caresses ! choses légères,
Au vol fidèle, au rythme sûr,
Suivant les chères passagères
Près de la fangie ou dans l'azur;

Il se peut que je la revoie
Ou que vienne l'oubli vainqueur,
Mais vers elle je vous envoie,
Lourdes des chaînes de mon cœur.

Albert Mérat, *L'Adieu*, 1873.

LES MARBRES ROSES

Nos marbres pierres de tombeaux-
Sont funèbres ou prosaïques.
Les marbres roses ne sont beaux
Que près de l'or des mosaïques.

Le ciel levant vient se poser
Sur leurs finesses d'aquarelles
On dirait qu'il donne un baiser
A des gorges de tourterelles..
En des accords blonds et tremblants
Résumant la douceur des choses,
Le sang divin des marbres blancs
Vit aux veines des marbres roses.

Du côté que s'en vient la mer,
Une mer fine et délicate,
Ils tendent vers l'espace amer
Leur radieuse clarté mate.

Ils ont des voix et des regards;
Et, lorsque monte la marée,
Ils cherchent si les étendards-
Ne flottent pas vers la Morée*

Albert Mérat, *Les Villes de marbre*, 1873.

*Le Péloponnèse.

AUX FEMMES QUI PASSENT

Mignonnes, qui. matin et soir,
Passez charmantes par les rues,
Douce au cœur, douces à voir,
Et tout de suite disparues ;

Vous qu'un caprice du chemin,
Un simple mouvement dérobe
Tout entières, depuis la main
jusqu'au pied petit sous la robe ;

Parce que toutes vous avez
Un instinct de grâce mutine
Quand vous posez sur les pavés
La pointe de votre bottine ;

Et que vous êtes le hasard,
Imprévu, fugace, la chose
Qui nous laisse dans le regard
Comme un éclair joyeux et rose ;

Le temps que vous preniez nos yeux
A votre attirance subtile,
Un trouble, hélas ! délicieux
Rend toute défense inutile.

Brune ou blonde, mirage égal !
La pensionnaire ingénue,
La grisette, cet idéal,
La marquise, cette inconnue !

Et ce couple parisien
Redoutable et ceux qui s'attardent,
Petite dame et petit chien,
Museaux roses qui vous regardent.

Notre pauvre cœur est si grand !
Parfaites, à l'abri des doutes,
Avec confiance on vous prend
Pour vous y faire tenir toutes ;

Toutes avec vos petits airs,
Vos petits nez, et sur vos bouches
Vos jolis rires gais et clairs
Ou vos grandes mines farouches ;

En jupon triple, en jupon blanc,
En robe verte, grise ou bleue,
Avec les houppes du volant
Qui sont les plumes de la queue,

Alouettes de boulevard
Que suivent les pas des artistes.
Toujours en route tôt ou tard,
Soleil et chanson des jours tristes,

Gais et subtils frissonnements,
Grâce adorable, beauté même,
Oiseaux légers, oiseaux charmants,
Femmes qui passez, je vous aime.

Albert Mérat, *Poèmes de Paris*, 1880.

LA MESSE DE MIDI

A François Coppée

Sous la neige d'hiver ou le ciel attiédi,
La dévote mondaine arrivant à midi
Arrête sa voiture et descend. — La toilette,
C'est la femme. De la bottine à la voilette
Pas une seule erreur de goût. Chaque degré
Est franchi d'un pied fin, trop rapide à mon gré.
N'ayant jamais péché comme la Magdeleine
Dont l'église, à cette heure, est rayonnante et pleine,
Elle entre, ayant aussi son âme pour beauté,
Trempe dans l'eau bénite un petit doigt ganté,
Regarde où l'on en est à peu près de l'Office,
Et s'agenouille enfin ; puis offre en sacrifice
Son pauvre petit cœur qui n'a jamais souffert ;
Et, le bas de la robe un instant découvert,
Où la dentelle au blanc des volants se marie,
Retombe, et l'on dirait un papillon qui prie.

[...]

Et quand elle a fini, fleur de dévotion,
Sa prière qu'embaume un parfurn d'onction,
Elle ferme son livre, et tranquille se lève ;
Ses regards sont noyés de ferveur et de rêve.
Belle, sans déranger de chaises, lentement
Elle marche, et s'en va dans un frissonnement.

Albert Mérat, *Poèmes de Paris*, 1880.

LE CHANTEUR

A Ernest Prévot

Cette nuit-là ne dormant pas,
Pour voir ou pour rêver peut-être,
Je me suis, l'esprit triste et las,
Levé pour ouvrir ma fenêtre.

A cette heure, vers le matin,
La vie hésitante s'arrête.
On entendait dans le lointain
Le bruit vague d'une charrette,

Ou le pas lourd d'un balayeur
Et, comme une haleine plaintive
Où se mêle de la frayeur,
Un sifflet de locomotive.

[...]

Hautaine et sûre dans son vol,
Comme une aile s'ouvre et s'élançe,
La voix pure d'un rossignol
Rompit ce bruit et ce silence.

Le gosier frêle de l'oiseau
S'enfle, se tend et se repose,
Comme une flûte de roseau
Où soufflerait un virtuose.

Et ce fut comme un air d'amour,
Une tremblante poésie,
Une extase du lever du jour
Dont la bête même est saisie.

Il chantait pour chanter, pour rien,
Mais certainement pour personne,
Son beau poème aérien
Qui roule, qui monte et frissonne.

Et je n'entendais plus le bruit
Que faisait le monde physique,
Car l'idéal chassait la nuit
En faisant un peu de musique...

Albert Méral, Poèmes de Paris, 1880.

AUX FORTIFICATIONS

A Paul Godelier

Des couples de petits rentiers.
D'ouvriers malîngres et blêmes,
Habitants des pauvres quartiers
Où meurent les faubourgs extrêmes,

Le dimanche, n'y tenant plus,
Quittent la ville ainsi qu'un bagne.
Ils vont passer sur les talus
Une journée à la campagne.

Assis ou vaguement couchés,
En face des tables d'auberges.
Ils voient les gazons desséchés,
Les carrés de choux et d'asperges ;

Les petits murs blancs, les enclos,
Les comptoirs d'étain dans les bouges,
Les blés grêles et les îlots
Des maisonnettes aux toits rouges.

Au sec pétitement des tirs,
Au grincement des balançoîres,
Ils demeurent là sans désirs,
Sur ces pelouses dérisoires.

Simple et triste rapprochement :
Corps chétifs, nature chétive!
Leurs yeux, qui brillent un moment,
Par une mémoire instinctive

Des paysages oubliés,
Cherchant plus loin une autre scène,
Regardent vers les peupliers
Qui marquent les bords de la Seine.

Albert Mérat, Poèmes de Paris, 1880.

BOUTIQUIERS

A Henry Cros

Les dimanches, à peu de frais.
Songeant aux notes des pratiques,
Les boutiquiers prennent le frais
Au seuil arrosé des boutiques.

Le père, droguiste ou fruitier,
Assis juste contre la porte,
Est notable dans le quartier.
Comme son crâne le comporte.

Il est, de la tête au talon,
Totalement vide d'idées,
Et s'habille d'un pantalon
Dont les bretelles sont brodées.

Sa femme, assise également,
Tient sur ses genoux sa main grasse
Et trouve le trottoir charmant...
Elle est étrangère à la grâce.

Elle a les yeux bêtes et gris,
Parle de la température
Et, native, hélas ! de Paris,
Prend un square pour la nature.

Ces êtres ont eu leurs beaux jours.
Leur espèce de poésie
Des filles, fruits de leurs amours,
Qui s'appellent Anastasie,

Avec un vague prétendu,
Par l'affreux contraste embellies.
Font des mines, le cou tendu,
Et parfois même sont jolies.

Albert Mérat, Poèmes de Paris, 1880.

CRIS DE PARIS

J'ai connu ces cris de Paris,
Du moins ce qu'il en reste encore,
Langage bientôt désappris
Qu'un rayon de verve colore.

C'était comme un appel lointain,
Puis plus proche, changeant de place,
Et tintant dans le clair matin :
A ta barque, Hareng qui glace ;

A la douce, dès la saison
D'aller avec nos amoureuses
Vers les collines de Meudon
Cueillir les minutes heureuses.

Ces cris évoquaient des odeurs
Maritimes ou potagères,
Sur des rythmes, dont les auteurs
Vivaient du temps de nos grand'mères.

On crie encore *Chasselas,*
Pois verts et Cresson de fontaine :
La santé du corps ne meurt pas,
Et sa persistance est certaine.

Mais tout cela, moins haut, moins bien,
Tant la lutte serait frivole
Avec les mille bruits de chien
De leurs tricycles à pétrole !

Bientôt, comme il n'est plus d'enfants.
Le simple fiacre avec ses trompes
Fera la pige aux éléphants...
O progrès malin, tu te trompes!

Mais, comme crier est humain,
L'affreux camelot se rattrape,
Et, le soir, sur notre chemin,
Sans fuite possible, nous happe,

Et ce qu'il crie est moins plaisant
Que n'étaient ces chansons des rues,
Qui s'en iront, sous peu, gisant
Parmi les choses disparues.

Albert Mérat, *Vers le soir*, 1900.

L'ACTUALITÉ

Au Docteur Marins Rey

L'actualité qu'on demande
Ici *, n'est pas une Flamande,
C'est une fille de Paris
Qui sait ce que parler veut dire...
Le moyen de se faire lire
Et la chance d'être compris

Ce n'est pas de tirer sa montre.
D'être pour ou bien d'être contre
Quelque hoquet du Parlement,
De surveiller la guillotine,
Et de dire si la mâtine
Fait son ouvrage proprement ;

Ce n'est pas le bruit de la veille,
Dont la mémoire sera vieille
Avant même qu'il soit demain ;
Ce ne sont pas les racontaines,
Les fugues ou les prétentaines
D'un sac ou bien d'un parchemin.

Qu'une princesse de Chimaille
Se paie et paie une racaille
Dont le coup d'archet l'affola,
Que la belle Otero remue
Les hanches, dans une revue
Idiote de la Scala,

En quoi cela pourrait-il être
Plus intéressant à connaître,
Dans ses dessus et ses dessous,
Qu'un recueil de calembredaines
Qui dilate au moins les bedaines,
Et qui ne coûte que deux sous !

Actualité, l'on t'en conte !
Pour ne pas risquer de mécompte
Parle de ceci, de cela ;
Parle du beau, par aventure,
Qui ne fait mauvaise figure
Que chez les hordes d'Attila !

L'actualité c'est le rêve,
C'est mai qui revient, c'est la sève
Qui pleure et pointe aux bourgeons verts ;
C'est l'aube pure qui s'enflamme,
C'est le sourire de la femme,
C'est de faire encore des vers !

Albert Mérat, *Vers le soir*, 1900.

* *Le Petit Bleu de Paris* (un journal)

A UN JEUNE POÈTE

A Francis de Croisset.

Adolescent charmeur et choisi par les muses,
En des vers de beauté nouvelle, tu t'amuses,
Inquiétant, pervers et rare tout à tour,
A caresser du doigt les ailes de l'amour.
Il n'est pas de frissons jeunes que tu n'éveilles;
Tes baisers aux baisers vont comme les abeilles
Aux fleurs dont s'enfle et s'ouvre à peine le bouton.
Tu modules tes airs de flûte sur un ton
Dont l'ambiguïté déconcerte et titille.
Parfois ton vers frôleur s'aiguise sur un trille
Qui s'adresse bien moins à l'âme qu'à la chair.
Tout ce qui peut s'étreindre et s'embrasse t'est cher.

Poursuis les doux penses de ta puberté chaude;
Tes chansons ne seraient plus graves que par fraude,
Et, tandis que fleurit ton âge de clarté,
Cueille le rythme pur et cueille la beauté.

Albert Mérat, Vers le soir, 1900.

LES IDOLES

Sur le fronton d'un temple auguste cl'Ionie,
Des héros sont sculptés luttant contre les dieux.
Au pied du promontoire, un fiot mélodieux.
Doublant chaque colonne en scandé l'harmonie.

Avide de baiser la lumière infinie.
Dans la sérénité magnifique des cieux,
La frise blanche dresse un fâite radieux ;
D'aucun nuage impur sa gloire n'est ternie.

C'est là que. revivant en des âges meilleurs.
Aimé des immortels et couronné de fleurs,
Loin des hommes, j'honore à genoux mes idoles,

Les marbres rayonnants qui montrent leurs seins nus,
Et reniant nos dieux aux pâles auréoles.
Païen pieux, j'adore Artémis et Vénus.

Albert Mérat, *Vers oubliés*, 1902.

Le doute (III)

Pourquoi naître, pourquoi pleurer, pourquoi souffrir?
Que faisons-nous? pourquoi vivre, pourquoi ces choses
Qui sont du bleu parfois, qui sont parfois des roses,
Mais qui toujours ainsi se résument : mourir ?

A quoi bon se ruer au problème, courir
Vers des desseins obscurs et vers des portes closes ?
Que nous sont le néant ou les métamorphoses,
Ce ciel fermé que nul ne viendra nous ouvrir ?

Au moins si nous pouvions garder dans nos pensées,
En dehors du retour vers les choses passées,
Un semblant de justice en un semblant d'espoir !

Mais non, rien ne nous vient d'en haut qui nous permette
Vers des mondes meilleurs d'élever notre tête,
Et l'on sait, loin du ciel, que l'espace est tout noir !

Albert Mérat, *Vers oubliés*, 1902.

LES MOINES

Ces hommes vivent mal afin de bien mourir.
Ils ne sont point pervers et n'ont pas à couvrir
De faiblesses : ce sont d'austères égoïstes.
Pour avoir déplacé le bonheur, ils sont tristes.
Ni le pain, ni le vin céleste des élus,
Ne leur seront la vie humaine qu'ils n'ont plus.
Un mirage mystique à leurs regards flamboie :
Ils tiennent la douleur plus sainte que la joie.
Le cerveau, façonnant le crâne à ses desseins.
Leur a fait le front haut mais crédule des saints.
Luisant presque et jauni comme le vieil ivoire,
Qui ne veut ou ne sait raisonner mais peut croire.
L'œil fuyant et baissé se lève pour le ciel ;
Sentir est un péché; rêver un bien réel,
Un péché; discerner ou vouloir est impie.
La pensée est un crime et le zèle l'expie.
Leur bouche ose prier pour l'homme qui sourit :
La raison qui conseille et qui règle l'esprit,
Certes, les eût induits à vivre : ils l'ont tuée.
Ils ont offert leur vie et l'ont prostituée
Au ciel ; comptant le prix de chaque austérité.
Du long jeûne accompli, du silice porté.
Ils ont vendu leur âme à ce ciel qu'elle invente.
C'est encor pour régner que l'Église est servante.
Mais ils ne mourront pas plus tranquilles que nous.
Ils ont eu beau veiller et languir à genoux,
Sous la flamme et la peur de l'hostie et du cierge,
Dire tout bas beaucoup de choses à la Vierge,
Implorer et flatter le Christ ainsi qu'un roi,
Ils mourront dans l'angoisse et mourront dans l'effroi.
Ils auront la sueur froide de l'agonie ;
L'horreur effarera la paupière ternie,
Ils crisperont leur pouce et leur masque hagard ;
Le doux souffle suivra les spasmes du regard ;
Ils n'échapperont pas, ciel, néant ou passage
Aux épouvantements de l'enfant et du sage.

Rome.

Albert Mérat, *Vers oubliés*, 1902.

A MON PAYS

En des jours sans mélancolie
J'ai vu trois fois, je vois encor
Les fleurs des Alpes, frais trésor
Que la neige mortelle oublie.

Naples par son golfe embellie,
Venise aux mosaïques d'or,
Les grands lacs bleus et le décor
Adorable de l'Italie.

Quand, les yeux d'espace éblouis,
Je revoyais le cher pays,
Les coteaux, les prés verts, la plaine,

Je sentais bien qu'on a raison,
De limiter son horizon
Au coin de ciel dont l'âme est pleine.

Albert Mérat, *Vers oubliés*, 1902.

Albert Mérat, *Triolets des Parisiennes de Paris* – Extraits : 12 sur 200

Muse, veux-tu jouer un jeu
Et faire de la poésie
A travers ce rythme de peu ?
Muse, veux-tu jouer un jeu ?
On ne va pas crier au feu
Pour si légère fantaisie.
Muse, veux-tu jouer un jeu
Et faire de la poésie ?

Prends garde, parle doucement,
Ne réveille pas les abeilles ;
Tout à l'heure, dans un moment.
Prends garde, parle doucement.
Des couples passent en s'aimant...
Ouvre les yeux et les oreilles.
Prends garde, parle doucement,
Ne réveille pas les abeilles.

Les pauvres filles, dès le soir,
Turbinent, turbinent, turbinent ;
Elles ne peuvent pas s'asseoir,
Les pauvres filles, dès le soir.
Leurs pareilles du promenoir,
Qui font comme elles, les débinent.
Les pauvres filles, dès le soir,
Turbinent, turbinent, turbinent.

Bayard ne serait pas sans peur
S'il rencontrait leur petit homme
Dont le foulard n'est pas trompeur.
Bayard ne serait pas sans peur.
Il renverserait la vapeur
Ou s'esbignerait, c'est tout comme.
Bayard ne serait pas sans peur
S'il rencontrait leur petit homme.

Les petits trognons de deux sous
Sont les bouquets de violettes
Du même prix qui sont si doux :
Les petits trognons de deux sous
C'est Paris qui lâche pour nous
A Montmartre ces alouettes.
Les petits trognons de deux sous
Sont les bouquets de violettes.

Leurs cheveux de quinze ou seize ans
Sont une foison d'herbes folles.
Qu'ils sont délicats et plaisants
Leurs cheveux de quinze ou seize ans !
Et leurs yeux, de vrais vers luisants !
Leurs bouches roses, des corolles !
Leurs cheveux de quinze ou seize ans
Sont une foison d'herbes folles.

Les déesses au front si beau
Se coiffaient de leurs chevelures
Et ne portaient pas de chapeau,
Les déesses au front si beau.
Elles n'avaient rien sur la peau,
Et se moquaient des engelures.
Les déesses au front si beau
Se coiffaient de leurs chevelures.

C'est bien plus joli qu'un bouquet
Tous ces cheveux d'or et de soie.
C'est plus riche, c'est plus coquet,
C'est bien plus joli qu'un bouquet.
C'est touffu, c'est comme un bosquet
De printemps, d'amour et de joie.
C'est bien plus joli qu'un bouquet
Tous ces cheveux d'or et de soie.

Vos chapeaux sont délicieux :
Ce sont des jardins, des volières,
Des fleurs, des ailes vers les cieux.
Vos chapeaux sont délicieux.
Sous ces ombrages, vos beaux yeux
Jettent des flammes singulières.
Vos chapeaux sont délicieux,
Ce sont des jardins, des volières.

CYCLISTE

On s'y fait, pourtant ce n'est pas
Trouvaille heureuse de toilette ;
Je le dis tout haut, non tout bas.
On s'y fait, pourtant ce n'est pas
Le costume, au temps des lilas,
Pour s'en aller au bois seulette.
On s'y fait, pourtant ce n'est pas
Trouvaille heureuse de toilette.

CYCLISTE

Que vient faire cet ornement,
Cette culotte de zouave
Sur un mollet plein d'agrément ?
Que vient faire cet ornement ?
Chez la coquette heureusement
La jupe tient bon et la brave.
Que vient faire cet ornement,
Cette culotte de zouave ?

J'arrête ici ces triolets
Où se complut ma fantaisie.
Je ferme, je mets les volets ;
J'arrête ici ces triolets.
Viens-t'en, ma Muse, laissons-les
Pour plus sérieuse ambrosie.
J'arrête ici ces triolets
Où se complut ma fantaisie.